

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 52 (1907)
Heft: 1

Artikel: De Pultusk à Eylau : extrait des souvenirs inédits du général Jomini
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-338586>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

DE PULTUSK A EYLAU

EXTRAIT DES SOUVENIRS INÉDITS DU GÉNÉRAL JOMINI¹

(Planche I)

Nous partîmes au milieu de décembre pour Varsovie. Lorsque j'y arrivai, l'Empereur qui espérait entamer l'armée russe pour se procurer des cantonnements sûrs en avant de cette capitale, en était déjà reparti pour passer la Narew ; je le rejoignis à Golymin.

Le passage de la Vistule s'était opéré depuis Thorn à Varsovie sur trois points et les colonnes devaient se concentrer entre Cichanow et Pultusck.

Les Russes étaient commandés par Kamensky, vieux soudard qui prenait la violence et la dureté pour de l'énergie. C'était la caricature de Souvarof, moins le génie naturel.

Son armée était divisée en trois masses qui étaient arrivées successivement. Celle de Beningsen formait la gauche vers Pultusk ; celle de Buxhowden était à droite, à Makow ; une troisième couvrait l'avenue de Thorn ; c'était celle des Prussiens de Lestoc, réunie à une division russe de Tolstoï.

Napoléon manœuvra, suivant son usage, pour tourner et accabler Buxhowden par la gauche, tandis que Lannes seul contiendrait Beningsen.

Le premier devait être écrasé par les corps de Davoust, d'Augereau et de Soult, soutenus par la garde et la réserve de Murat ; il fut en effet battu à Makow, où il perdit une partie de son artillerie dans les boues ; mais Soult n'ayant pu le déborder, il ne fut pas détruit comme on s'en flattait.

Pendant ce temps, Lannes avait donné en plein collier contre Beningsen, en plus fort du double ; et quoiqu'il eût peut-être mieux convenu d'attirer le général russe pour rendre sa perte

¹ Comme suite à l'article paru dans notre livraison de novembre 1906, nous publions le récit de cette terrible campagne d'hiver 1806-1807 qui aboutit à la boucherie d'Eylau et qui offre plus d'un point de comparaison avec la récente guerre de Mandchourie.

plus certaine par la défaite de Buxhowden ; Lannes, qui avait l'ordre d'occuper Pultusk pour s'emparer du pont de la Narew, se jeta avec sa fougue ordinaire contre un ennemi supérieur ; il fut repoussé avec perte, et si la division Gudin, qui s'était égarée du corps de Davoust, n'était pas venue par hasard à son secours, il eût été fort malmené.

Il n'en fut pas quitte à bon marché, car il perdit la moitié de ses bataillons en blessés ou tués. Le nombre des premiers surtout était immense.

Depuis qu'on fait la guerre, je doute qu'une scène pareille se soit présentée dans les annales.

C'était le 26 décembre et, pour la première fois peut-être dans ces contrées septentrionales, il n'avait pas encore gelé ; la pluie tombait depuis six semaines sans interruption.

La contrée entre le bas Narew, le Bug et l'Ukra est très marécageuse et les pluies l'avaient changée en une mer de boue, surtout après que deux grandes armées, avec des milliers de chevaux et de voitures avaient foulé ce sol détrempé.

Napoléon dit avec raison qu'il apprenait à connaître un cinquième élément dont il ne se doutait pas.

Le fait est qu'après ces marches des 25, 26 et 27 décembre, aucune voiture ne pouvait arriver à l'armée ; les canons disparaissaient dans les boues. Les blessés furent ainsi tous abandonnés à leur triste sort, et ceux qui ne pouvaient marcher et se tirer de ces boues périrent de faim, de misère ou de leurs blessures. C'était un tableau déplorable et, à l'exception de celui de la Bérézina et de la journée de Vilna, dans la retraite de Russie, je ne crois pas que l'imagination humaine puisse rien concevoir de plus désolant que le spectacle de notre armée victorieuse réduite à cet état à quatre cents lieues de sa base.

Pour surcroît de malheur, deux envoyés autrichiens arrivaient en même temps à Varsovie pour parler de médiation.

C'était M. de Vincent et le général Neuperg.

Si MM. de Stadion et Cobenzell étaient venus eux-mêmes voir ce qui se passait à Pulstusk, je crois qu'au lieu de ces deux médiateurs ils en eussent envoyé deux cent mille en Silésie pour s'emparer de la ligne de l'Oder et nous couper toute retraite. L'Autriche aurait ainsi repris toute sa prépondérance d'une manière plus honorable et plus franche qu'en 1813, alors qu'elle était l'alliée de Napoléon.

L'Empereur, voyant qu'il perdait son armée s'il persistait à pousser les opérations, lui assigna des cantonnements très serrés depuis la route de Thorn jusqu'à Varsovie.

Bernadotte seul à l'extrême-gauche pousserait vers Elbing, pour s'assurer de la riche contrée qui pouvait seule alimenter l'armée et en même temps pour isoler Danzig qu'on bloquerait ou assiégerait.

Je vis l'Empereur au château de Pulstusk ; il était plus grave que de coutume, ou pour mieux dire, il faisait la moue, ce qui décelait en lui une sérieuse préoccupation plutôt que de l'inquiétude.

J'aurais bien voulu pouvoir lui reparler de mon mémoire de Berlin ¹ dont les boues de Pultusk étaient une triste justification, mais il me regardait de manière à me dire : « Eh ! vous n'aviez pas si grand tort que je le croyais ! » Cette petite satisfaction me suffit.

Nous retournâmes le 2 janvier à Varsovie ; la gelée avait commencé avec l'année.

Je fis heureusement la route dans la calèche du comte Alexandre Potocki, un des plus respectables patriotes, qui voulait la Constitution du 5 mai et l'hérédité du trône.

Au bout de quelques jours, je fus assailli par un rhumatisme violent à la tête qui me causait de grandes douleurs d'oreilles et une surdité inquiétante.

Je consultais le docteur Boyer qui ne vit d'autre expédient que de me traiter comme un cheval, en me mettant au travers du col un cetton comme on en met à ces animaux.

Je me résignai à subir cette opération, peu douloureuse à la vérité, mais qui était fort incommode si la campagne devait continuer.

A peine avais-je le col percé que Napoléon me fit appeler chez lui.

Il était furieux contre le maréchal Ney et, quelque respect que j'aie pour la mémoire de ce vaillant guerrier, je me suis fait une loi de dire toute la vérité ; je dois donc rapporter les propres paroles de l'Empereur. Il est possible qu'après vingt ans, j'aie substitué un mot à un autre, mais les variantes seront peu sensibles et quant au fond je puis attester qu'il est exact.

¹ Le mémoire remis à Napoléon vers le 10 novembre, déconseillait la campagne de Pologne et préconisait l'alliance avec la Prusse contre la Russie. (Réd.)

— « Qu'est-ce que votre maréchal Ney ? Savez-vous le tour qu'il m'a joué ? Il décampe de Mlawa avec tout son corps d'armée et on ne sait ce qu'il est devenu. Est-ce ainsi qu'il comprend la guerre ?

Partez et tachez de le retrouver. Dites-lui bien que je n'ai pas besoin de houzards de 1793. Qu'il coure où il voudra avec sa brigade légère, mais qu'il me réponde sur sa tête des dix régiments d'infanterie que je lui ai confiés. »

On peut juger, d'après cette sortie, quelle violente colère le possédait.

Je lui dis : — Sire, la commission est bien délicate pour un aide de camp du maréchal.

— C'est précisément pour cela que je vous la donne. D'ailleurs, vous pouvez lui expliquer mieux que personne à quel point son mouvement nous compromet tous. Il me montra alors sur la carte les cantonnements assignés à tous les corps et la position où il croyait l'armée russe, vers Orklsbourg.

Ney devait séjourner à Mlawa et lier le centre avec l'aile gauche qui bloquait Dantzig et occupait Elbing ; il devait aussi se lier au corps de Sault, à Prasnitz, et Sault, qui avait fait reconnaître Mlawa, n'y avait trouvé personne. Cette trouée au centre se trouvait précisément vers Neidenbourg, en face du gros de l'armée russe.

J'e partis après avoir passé chez Berthier qui me donna des lettres dont j'ignorais le contenu.

Je demandai à Napoléon si je devais aller droit par Mlawa, au risque de me faire prendre, ou si je devais faire le grand tour par Thorn, qui était plus long, mais plus sûr. Il me dit d'aller directement, me promettant, si j'étais pris, qu'il me ferait échanger.

Avant de rapporter la suite de ma mission, je dois dire ce qui y avait donné lieu.

Le colonel Labrume, le même aide de camp qui avait fait le rapport de Iéna, avait dû partir de Varsovie avec l'ordre pour le maréchal qui se trouvait à Neidenbourg ou Mlawa de cantonner aux environs de ces petites villes.

Mais M. Labrume s'amusa quelques heures à Varsovie ; il prit ensuite le long chemin de Thorn qu'il avait suivi en venant sans songer qu'il arriverait bien tard.

Le maréchal, en effet, avait adressé son rapport à Pultusk et

croyait recevoir des ordres en vingt-quatre heures. Labrume ayant dû aller jusqu'à Varsovie, mit six jours au moins pour aller et revenir.

Le maréchal, manquant de vivres et voyant sur la carte toutes les jolies petites villes de la vieille Prusse répandues depuis Thorn jusqu'à Königsberg, imagina de mettre ses troupes à leur aise et poussa ses divisions par Allenstein jusque sur Gutstadt, Heilsberg, les étendant en arrière jusqu'à Strasbourg sur la route de Thorn.

Peu s'en fallut qu'il ne se perdit entièrement et, pour s'en assurer, il faut revenir à ce que faisait l'armée russe.

Le général Beningsen, connaissant bien la cour, avait persuadé à Pétersbourg qu'il était demeuré vainqueur à Pultusk, parce qu'il avait repoussé une attaque secondaire ; il reçut en récompense de ce rapport exagéré, le commandement en chef à la place de Kammeski qui, dit-on, était devenu fou.

Beningsen n'était pas un grand stratézien, mais c'était un de ces hommes qui savent très bien mettre leur armée en bataille et combattre sur la place qu'ils ont choisie.

Si ces généraux ne sont pas des Napoléon, il faut convenir aussi qu'ils ne font jamais des sottises comme Mack, etc., etc.

Le général russe avait d'abord ramené son armée aux environs de Bialystok, pays extrêmement coupé de marais et favorable à la défensive, mais où l'armée manquait de tout. Indépendamment de cela, soit qu'il en eût reçu l'ordre de l'Empereur Alexandre, soit qu'il en eût formé le projet lui-même, il résolut de transporter le gros de ses forces sur la direction de Königsberg pour couvrir cette seconde capitale de la monarchie prussienne que la marche du maréchal Ney semblait menacer ou plutôt menaçait sans s'en douter. Il leva donc ses cantonnements pour marcher à son secours. Il le pouvait d'autant mieux que le général Essen, venant d'amener trois divisions fraîches de Podolie, ces forces suffiraient pour couvrir Ostrolenka et Bialystock.

Si l'on examine que le point central de Neidenbourg, laissé découvert par la course excentrique de Ney, se trouvait à trois marches de Johannisbourg, on jugera que le maréchal eût été fort compromis si Beningsen se fût jeté avec ses quatre-vingt mille hommes dans cet intervalle par Ortelsbourg et Bischofsbourg sur Allenstein.

Mais, soit qu'il ignorât l'état des choses, soit que les contrées boisées et marécageuses qui entourent les lacs de Spirding l'aient effrayé, soit qu'il ne songeât qu'à couvrir la capitale au lieu de prendre Ney en queue, il fit un long détour pour venir l'attaquer de front et se dirigea sur Seebourg, Rastenbourg et Heilsberg. Quelques cosaques seulement furent jetés en éclaireurs sur Hohenstein et Neidenbourg, où ils ne sûrent rien entreprendre.

J'arrivai à Neidenbourg sans encombre, quoique quelques cosaques se fussent montrés aux environs ; mais là, le maître de poste me dit qu'on parlait de nombreux partisans ennemis qui rôdaient sur le chemin de Ortelsbourg.

Cependant je ne rencontrai rien jusqu'à Allenstein où se trouvait le maréchal (le 21 janvier).

Je lui fis part de ce que m'avait dit Napoléon et, dans l'embarras où j'étais, de tout dire ou de tromper le maréchal, je lui demandai s'il exigeait que je rendisse mot à mot les expressions un peu rudes dont l'Empereur s'était servi.

D'après sa réponse affirmative je lui dis tout.

Il était vivement piqué, mais lorsque je lui remis les lettres de Berthier, il éclata hautement :

— N'était-ce pas assez de me faire verbalement ces beaux compliments que vous m'avez apportés, fallait-il encore mettre tous les scribes de Berthier dans la confidence et me faire par écrit des reproches aussi sanglants qui resteront consignés dans ses registres ¹.

Je ne pouvais qu'approuver ses récriminations et l'assurer que j'ignorais entièrement ce que contenaient ces lettres. Comment supposer, en effet, que Napoléon me choisit pour remplir une mission que tout courrier aurait pu faire comme moi, s'il ne s'agissait que de remettre une dépêche. C'était un tour manifeste de Berthier.

Il s'agissait cependant de se tirer de là et Ney me dit qu'il allait donner des ordres pour rassembler tout son corps. Il eut d'abord le projet de le réunir selon les ordres de Berthier en faisant revenir la tête qui se trouvait à Heilsberg ou Gustadt et le reployant sur la queue étendue jusqu'à Soldau et Strasbourg.

Je lui fis observer que ce mouvement serait long et dangereux, qu'il fallait promptement se concentrer à Hohenstein

¹ La lettre de Berthier, quoique plus modérée, était encore sévère.

d'où l'on pourrait au besoin se lier avec Bernadotte par Osterode, où, s'il était menacé par le gros de l'armée russe, Ney pourrait se replier sur Gilgenbourg, point situé derrière de grands lacs, que l'ennemi tournerait difficilement d'où il couvrirait la route de Thorn, également importante pour la retraite du 6^e corps lui-même et pour celle de Bernadotte qui se trouvait engagé jusque vers Preussholand et Elbing.

On assurerait ainsi le salut de deux corps en attendant l'arrivée de Napoléon par la route de Neidenbourg.

Je puis me tromper, mais je crois que si plusieurs des conseils que je donnai dans ma vie furent beaucoup plus importants, aucun ne fût plus opportun que celui-là, car le maréchal l'ayant adopté envoya un courrier à Bernadotte pour l'informer du mouvement concentrique qu'il allait faire.

Aussitôt les ordres expédiés, nous nous mîmes à table car nous ne pouvions partir d'Allenstein sans attendre les régiments qui devaient venir de Gutstadt et Heilsberg.

Mais, pendant le dîner, survint le général Colbert, arrivant en poste de Seebourg où il avait été détaché pour couvrir les cantonnements et rassembler des vivres et où il venait d'être assailli par l'armée russe qui lui avait enlevé un escadron de hussards. Le général avait sauvé sa petite troupe sur des traîneaux rassemblés pour ramener des vivres et avait été assez vivement harcelé ; il assurait avoir vu 20 000 hommes lorsque, décampant de Seebourg, il avait atteint les hauteurs derrière cette ville.

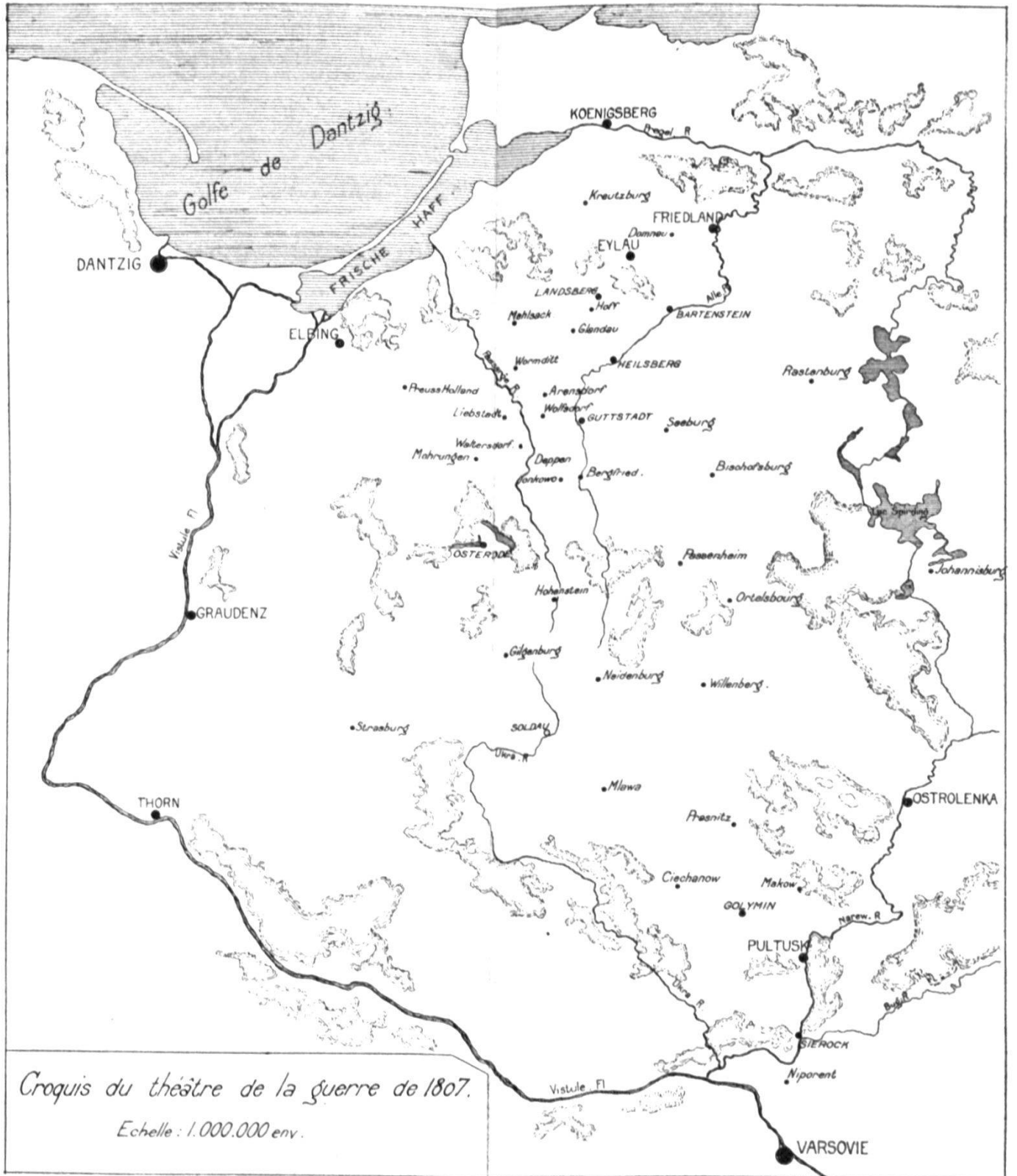
Le maréchal ne pouvait manquer d'être fort inquiet de ce rapport dans la position morcelée où se trouvaient ses régiments.

Je lui représentai néanmoins que ces mouvements offensifs des Russes, quelque inquiétants qu'ils parussent, avaient leur bon côté car ils étaient la preuve que les ennemis n'entreprendraient rien de sérieux sur les points bien plus importants de Hohenstein et de Neidenbourg.

Il en convint et, plus tranquille sur l'avenir, il attendait la nuit.

Les régiments qui avaient quitté Gutstadt étant revenus, dans cette nuit, près d'Allenstein, nous partîmes pour Hohenstein ¹.

¹ N'ayant point de cheval, j'étais venu dans la calèche du maréchal à Hohenstein, lui-même ayant fait la marche à la tête de son arrière-garde et n'atteignit pas cette ville, où je couchai avec son quartier-général. Son aide-de-camp passa sans m'avertir.



N. B. — Nous n'avons pas indiqué de routes, toutes les cartes que nous avons consultées indiquant des tracés différents.

J'avais engagé le maréchal à expédier un officier à l'Empereur pour lui faire rapport de ces événements, et moi-même je partis de Hohenstein pour retourner à Varsovie, certain que le maréchal atteindrait désormais sans encombre Gilgenbourg s'il y était contraint.

Arrivé à Sierock, j'y trouvai le pont emporté depuis peu d'instants ; l'aide de camp du maréchal avait heureusement réussi à traverser avant moi la Narew qui charriait d'énormes glaçons.

Il y avait danger à passer dans de frêles bateaux et il fallut un ordre pour avoir des pontonniers militaires qui me passèrent avec d'énormes difficultés.

Entraîné une lieue plus bas par les glaçons, j'eus une peine infinie à regagner dans l'obscurité et à pied, au milieu des forêts, la poste de Niporent.

Je me jetai là sur un traîneau et arrivai au point du jour à Varsovie.

L'Empereur avait déjà vu l'aide de camp du maréchal ; cependant il ne m'en reçut pas moins bien.

— Vous vous êtes laissé devancer, ce qu'on ne doit jamais faire.

— Sire, ce n'est pas de ma faute. Le maréchal me dit d'aller l'attendre à Hohenstein d'où il voulait expédier un aide de camp avec moi ; l'aide de camp a passé sans me prévenir. Arrivé à la Narew, j'ai trouvé le pont coupé par les glaces.

— Bon. Au fait, où est le maréchal ? A-t-il réuni tout son corps ?

— Sire, je le pense. Ses dépêches étant parties après moi doivent vous l'apprendre ; cependant, s'il exécute ce qui a été convenu, il devait être réuni le lendemain de mon départ à Hohenstein ou à Gilgenbourg s'il est menacé par des forces supérieures.

L'Empereur voulant sans doute reconnaître ce point de Gilgenbourg examina sa carte, couverte de ses épingles à têtes rouges et noires pour figurer les siens et les ennemis.

— C'est très bien ; s'il peut se maintenir sans être entamé, tout ira pour le mieux.

Quelles nouvelles avait-il de Bernadotte ? Et les Russes, sait-il bien ce qu'ils font ?

— Sire, je ne puis rien savoir du prince de Ponte-Corvo,

mais il a été informé de notre marche rétrograde et invité à agir en conséquence.

Quant aux Russes, d'après le rapport du général Colbert, on doit croire que toute leur armée est dans les parages et qu'ils marchent en forces sur Gutstadt, et ce qui le prouve c'est qu'on n'en a pas vu un seul sur la route de Neidenbourg où j'avais bien peur de les trouver en revenant. L'Empereur sourit, puis dit avec un air satisfait :

« C'était en effet à Neidenbourg ou Allenstein qu'ils auraient pu nous faire le plus de mal, mais il paraît qu'ils en veulent seulement à Bernadotte ; eh bien, ils auront de mes nouvelles !! »

L'Empereur avait déjà jugé, avec sa promptitude et sa sagacité ordinaires, qu'il fallait non seulement courir au secours de Bernadotte, mais agir de manière à punir les Russes de leur aventureuse entreprise, qui les plaçait entre la mer Baltique et la masse de ses forces, il n'attendait pour cela que des renseignements ultérieurs sur la marche des ennemis.

Dès qu'il fut au clair, Napoléon nous dirigea par Prasnitz sur Willeberg et Passenheim plus à l'est de Neidenbourg, parce qu'il était sûr de couper ainsi l'ennemi de la ligne du Niemen. On verra plus loin par quel accident il ne réussit pas.

Dans ces entrefaites, Beningsen, instruit de la retraite du maréchal Ney et de celle de Bernadotte, qui revenait de Preuss-holand sur Mohrungen, s'était porté, le 25 janvier, contre ce dernier.

Le gros de l'armée russe marcha à droite sur Liebstadt, à gauche vers Deppen ; l'avant-garde se porta sur Mohrungen.

Bernadotte s'y trouvait avec la division Dupont, attendant celle de Drouet revenant d'Elbing ; il alla au devant de Markof et les deux partis se battirent avec vigueur. Heureusement Drouet arriva à la fin du combat, et Markof fut repoussé avec perte, ce qui n'empêcha pas les partisans russes de se jeter sur Mohrungen et d'y enlever le quartier-général de Bernadotte et ses équipages.

Si Beningsen eût porté une partie de son armée sur cette ville au lieu de rester à Liebstadt, le corps de Bernadotte eût été fort compromis. A la suite de ce combat du 25, il se replia sur Osterode ; Beningsen s'établit à Mohrungen.

Napoléon, fixé enfin sur la position de ses deux lieutenants et sur l'entreprise aventureuse de son adversaire, prit, le 28 jan-

vier, toutes les mesures pour l'en faire repentir ; la première fut naturellement de prescrire à Bernadotte de diriger sa retraite vers la Vistule et la route de Thorn, afin d'y attirer l'ennemi ; l'ordre lui en fut expédié par un officier d'état-major.

Le 30 janvier, Napoléon quitta Varsovie et se rendit à Prasnitz pour rejoindre le corps de Soult avec la garde et la cavalerie de Murat.

Davoust marcha plus à droite, Augereau plus à gauche. Ney reçut l'ordre de se rallier à l'armée, lorsqu'elle arriverait à Allenstein.

Tandis que cet orage se formait, Beningsen, satisfait probablement d'avoir forcé Bernadotte et Ney à la retraite, était resté 6 jours à Mohrunen les bras croisés.

Instruit le 30 janvier des rassemblements qui se formaient à l'est, il détache sa réserve de cavalerie sur Allenstein avec des corps légers¹ sur Willelberg, Passenheim et Neidenbourg, au moment même où les colonnes de Napoléon y marchaient de leur côté.

Beningsen se trouvait encore le 1^{er} février à Mohrunen, lorsque l'officier d'état-major français, portant à Bernadotte l'ordre d'attirer l'armée russe sur Thorn pendant qu'on lui couperait sa retraite, lui fut amené avec la dépêche qu'il n'avait pas eu le temps de détruire.

Eclairé sur un danger qu'il aurait dû mieux prévoir, le général russe se hâta de s'y soustraire en se jetant vivement sur sa gauche pour repasser l'Alle et en venant prendre position entre Iankovo et Bergfried, au moment où Napoléon débouchait d'Alenstein et croyait l'armée russe engagée plus loin.

Dès lors, pour couper les Russes, il n'y avait que deux moyens : forcer le passage à Gutstadt et Bergfried, pour les rejeter sur Mohrunen ou se prolonger plus à l'Est pour gagner Heilsberg avant eux.

Napoléon ayant pris le parti de forcer le passage de Bergfried et de Gutstadt, les Russes défendirent si vaillamment le premier que Soult ne l'occupa que fort tard et Beningsen eut le temps de filer dans la nuit pour regagner la route de Landsberg par Arensdorf et Wolfdorf¹.

¹ Le corps de bataille de l'armée russe était formé de cinq fortes divisions, sous les ordres de Touchkof aile droite, Sacken au centre, Osterman à gauche, Doctorof réserve du centre, Kamensky à l'aile gauche ; cavalerie, sous le prince Galitzin, en

Le 4, nous nous attendions à une bataille et ne trouvâmes plus l'ennemi. Napoléon vint passer la nuit à Schlitt, village situé entre l'Alle et la Passarge.

Le 5, nous nous portâmes à Wolfsdorf, qui se trouve à moitié chemin de Gutstadt à Liebstadt. En arrivant vers Deppen, on apprit que le corps prussien formant la droite de Beningsen, n'avait point eu le temps de repasser la Passarge et se trouvait séparé des Russes.

Ney fut détaché pour le combattre et passer la rivière pour aller au-devant de lui sur le chemin de Liebstadt, renforcé par les divisions de cavalerie Lasalle et Grouchy.

Les Prussiens, renforcés aussi par une brigade russe, l'ayant rencontré près de Waltersdorf voulurent s'ouvrir un passage de vive force. Mais avec Ney ce n'était pas affaire facile.

Les divisions Marchand et Lasalle se jetèrent sur l'ennemi et le culbutèrent avec perte de 1500 hommes et 10 canons. Cependant le général Lestock, couvert par la cavalerie de La Roche-Aymon, parvint, par des détours et des marches forcées, à gagner Melsack ou Wormdit.

Nous passâmes la nuit à Arensdorf, point de jonction de quatre routes.

Le 6, nous marchions sur Landsberg, avec Murat, Soult, la garde et Augereau. Davout se dirigeait sur Heilsberg.

En faisant halte près de Stabuken et, au moment de finir un frugal déjeuner, servi sur une serviette étendue sur la neige, Napoléon entendit une canonnade devant lui du côté de Glaudau. Comme elle se prolongeait, il m'envoya près de Murat savoir ce que cela voulait dire.

En arrivant à ce village (je ne pourrais affirmer si c'était à ce village même ou au hameau de Sienken, qui en est à un quart de lieue) je trouvai Murat dont la cavalerie était encombrée entre le village et un ruisseau marécageux qui formait défilé.

Les Russes avaient une arrière-garde de quelques bataillons et une vingtaine d'escadrons de cosaques réguliers et de lanciers formée sur la hauteur entre Hof et Sienken. Cette troupe défendit avec une grande intelligence le défilé que Murat s'obstinait à forcer de front.

deux masses. Outre cela, il y avait une forte avant-garde, sous le prince Bagration, composée de trois détachements de toutes armes, commandés par Barclay de Tolly, Markof et Baggavout. — Le général Kamensky jeune, dont il est ici question, était un officier distingué qu'il ne faut pas confondre avec le vieux maréchal.

La brigade Colbert, qui appartenait au corps de Ney, mais qui s'en était trouvée séparée je ne sais comment, au moment du combat de Deppen, avait pris la place de Lasalle en tête de la réserve de Murat.

Elle passa le ruisseau marécageux sur le pont de pierre que la route traverse ; mais dès qu'elle voulut se former, les lanciers ennemis, embusqués derrière la hauteur, fondirent sur elle et culbutèrent dans le marais tout ce qui n'eut pas le temps de le repasser.

Le capitaine Brunet, aide-de-camp de Colbert, fut tué par un lancier.

La brigade Guyot lui succéda et ne fut pas plus heureuse.

La division de dragons de Grouchy passa à son tour ; mais à peine la première brigade eût-elle formé quelques escadrons, qu'ils subirent le même sort.

Je voyais clairement que Murat sacrifiait son monde en pure perte, tandis qu'en remontant le ruisseau par la droite, on pouvait aisément passer, et je partis pour aller au devant de Napoléon.

J'eus des peines horribles à traverser les colonnes de Soult et de Murat pour arriver. Mais l'Empereur impatienté par le bruit redoublé du canon, m'avait épargné les deux tiers du chemin ; je le trouvai près de Glaudau et lui rapportai ce que j'avais vu.

Arrivé sur le terrain, il se fâcha et avec raison de ce qu'on n'avait pas prolongé la cavalerie au trot sur la droite pour chercher la naissance du ruisseau vers les hauteurs, Il ordonna à la division Beaumont d'y courir. Comme l'ennemi montra alors plus d'infanterie sur les hauteurs, on fit avancer une division de Soult sur la droite. L'ennemi songea à la retraite.

Alors Murat lança par le pont les cuirassiers de d'Haupoult qui le franchirent au galop, fondirent sur les escadrons ennemis et les culbutèrent.

Deux bataillons russes, qui évacuèrent les hauteurs pour gagner Hof, furent atteints sur la route et détruits. C'était un équivalent pour les pertes essuyées par Colbert, Guyot et Grouchy, si la ruine de deux bataillons peut équivaloir à la perte de vieux cavaliers.

Du reste, le combat ne s'arrêta pas à ce défilé-là ; au moment où il se livrait, l'armée russe était encore en position près de

Landsberg et il lui importait de ne pas se laisser serrer de trop près pour être forcée à une bataille le lendemain. L'arrière-garde, divisée en trois forts détachements sous Barclay de Tolly, Baggavout et Markof, était commandée en chef par le vaillant prince Bagration. Non seulement les deux premiers concoururent à cette vigoureuse défense, mais ils furent encore renforcés par six bataillons et une nombreuse cavalerie. La position et le bourg de Hof furent vivement disputés; il fallut le concours de la division Legrand secondé par une nouvelle et impétueuse charge de cuirassiers pour forcer Barclay à se replier sur Landsberg et l'armée de Beningsen partit à 10 heures du soir afin de gagner Eylau dans la matinée du 7.

Les détails de ces combats devraient être étudiés par tout officier d'avant-garde ou d'arrière-garde.

Nous entrâmes à nuit close dans Hof. Le lendemain 7 février nous marchâmes sur Eylau, toujours avec les corps de Soult, Augereau et la garde précédés par Murat avec les réserves de cavalerie qui formaient l'avant-garde.

Davout quittant Heilsberg se dirigea entre Bartenstein et Eylau.

Ney, qui avait eu l'ordre de s'élever jusqu'à Wormdit dans l'espoir de séparer Lestock des Russes, dut marcher sur Krützbourg tant pour obtenir ce résultat que pour venir se rallier à la gauche de l'armée.

Bernadotte, qui était encore le 6 à Ostende, ne reçut que là l'avis du combat de Deppen et l'ordre de se charger du corps de Lestock pour rendre Ney disponible.

Mais par la distance qu'il y a d'Ostende à Mehlsack, on voit que la chose était impossible.

Nous arrivâmes après une marche longue et pénible à travers les grandes forêts de Landsberg et d'Eylau en vue de cette dernière ville.

La scène terrible que je vais avoir à raconter, mérite que j'entre dans quelques détails.

On voit par ce qui précède, que notre marche, faite en face d'une armée compacte, nombreuse et célèbre par sa solidité, semblait tant soit peu décousue.

Davout marchait à quelques lieues à droite, Ney à quelques lieues à gauche et Bernadotte quelques marches en arrière.

Il n'y avait ainsi au centre que deux corps et la garde, formant 6 divisions d'infanterie et la réserve de cavalerie.

Ce système bien plus mobile mais plus aventureux que celui de faire camper les armées réunies, et de les mouvoir dans le même ordre, était nécessaire pour faciliter la subsistance des troupes qui marchaient sans magasins, et il avait l'avantage aussi d'éviter l'encombrement des masses dans les marches et en occupant plus de routes de faciliter l'occupation des points décisifs.

La seule chose à craindre dans ce système, c'est d'être forcé à combattre subitement sans avoir le temps de concentrer ses corps. En effet, si l'on considère attentivement ces mouvements qui semblent un peu larges, on voit pourtant que Napoléon se trouvant avec un corps de bataille de 6 divisions d'infanterie et de 5 de cavalerie sur une seule route, il pouvait, durant une journée, éviter un engagement sérieux si on voulait l'attaquer en marche, et durant cette journée il pouvait attirer à lui Ney et Davout qui, marchant de nuit, arriveraient au besoin le lendemain sur le champ de bataille.

Ce qui prouve qu'un des talents les plus éminents pour un général, c'est de savoir à propos se masser ou se diviser sans trop s'étendre, vérité que les militaires ne sauraient trop étudier et dont l'application sur le terrain exige un calcul exact des distances, du temps et des localités.

(A suivre)

